**Cahiers d'études africaines**

**167 | 2002**
**Varia**

# Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine.* Paris, Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »).

**Catherine Coquery-Vidrovitch**

**Édition électronique**
URL : https://journals.openedition.org/etudesafricaines/1504
DOI : 10.4000/etudesafricaines.1504
ISSN : 1777-5353

**Éditeur**
Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 janvier 2002
ISBN : 978-2-7132-1774-6
ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**
Catherine Coquery-Vidrovitch, « Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine.* Paris, Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 167 | 2002, mis en ligne le 22 juin 2005, consulté le 22 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/1504 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.1504

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

# Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »).

Catherine Coquery-Vidrovitch

1 Cet ouvrage, paru à peu près en même temps en anglais et en français, est un recueil de textes aussi séduisants qu'originaux situés à la frontière entre philosophie politique, histoire et littérature.

2 L'écriture est superbe. La langue devient instrument d'analyse, « à la fois descriptive, critique, analytique et poétique... La phrase se fait art, ou mieux, image et magie au point où le texte lui-même finit par participer d'un procès d'envoûtement » [1]. Cette façon « de dire la laideur d'une manière finalement si belle » est à la fois « déroutante et inquiétante ». Car l'auteur s'implique à fond dans le courant postmoderniste pour lequel le texte devient significatif de lui-même autant que de la réalité. D'ailleurs le sous-titre le précise sans ambiguïté, même s'il s'agit davantage d'« imaginaire » que d'« imagination » politique.

3 L'ouvrage est en fait un recueil d'essais, au nombre de cinq dans la version française. L'idée-force qui relie les chapitres est celui de la postcolonie, c'est-à-dire de « sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence », de servitude et de domination (pp. 139-140).

4 L'introduction, beau morceau de bravoure, repose sur une interrogation philosophique nourrie entre autres de F. Hegel, M. Heidegger, F. Nietzshe, G. Bataille, J. Habermas ou M. Foucault. Curieusement, l'auteur fait à peine référence, sinon dans une note rapide, à des philosophes africains modernes dégagés du courant ethnophilosophique de la stature de Paulin Hountondji ou Valentin Mudimbe, et moins encore à Béchir

Souleïmane Diagne. Il ne s'inscrit pas non plus, sans vraiment en expliciter les raisons, dans les problématiques de la « postcolonialité » telle que débattue par les *subaltern studies* qu'il connaît néanmoins fort bien. Il annonce sa volonté d'aller à l'encontre du discours usuel, où l'Afrique n'est vue que comme antinomique de l'Occident, car en dépit des recherches les plus récentes les poncifs demeurent de la « pensée sauvage » : tout étant empreint de la pensée dominante, on sait mieux, aujourd'hui, ce que l'Afrique n'est pas que ce qu'elle est réellement.

5 Sur cette réalité, les jugements d'Achille Mbembe sont sévères et sans appel : dans le contexte contemporain de la pluralité des savoirs et de la multiplicité des mondes, l'Afrique demeure caractérisée par l'absence d'issue, sinon dans l'arbitraire du pouvoir absolu, arbitraire d'autant plus pesant qu'il relève de la longue durée – du passé au présent et sans doute au futur –, arbitraire qui « donne la mort n'importe quand, n'importe où, n'importe comment et sous n'importe quel prétexte » (p. 32). La question posée est donc désespérée : comment sortir de ce carcan par l'affranchissement de la servitude et l'éventualité d'un sujet africain autonome ?

6 Les deux premiers textes, sur « Le commandement », et sur le « Gouvernement privé indirect », relèvent de l'analyse en longue durée, puisque les réflexes des gouvernants postcoloniaux sont compris et expliqués à travers l'héritage historique, et en particulier par les séquelles de la violence coloniale : violence fondatrice par la conquête, violence de légitimation à travers un discours et un vocabulaire à volonté universalisante, violence de permanence par la sédimentation d'innombrables actes et rites dont les plus symptomatiques furent les régimes dits de l'« indigénat » (pp. 42-43). L'analyse est implacable. Les modalités de l'assujettissement colonial, dont l'objet fut de chosifier l'indigène, sont à la racine du mal. Le pouvoir d'État issu de cet assujettissement s'oppose à la « société civile » telle que définie en Occident. Pourtant, les sociétés africaines ne se réduisent pas à des structures extérieures et hostiles à l'État : la restructuration des intérêts autochtones (entrepreneurs, hommes politiques, nationalistes...) provoque l'interrelation du pouvoir oppressant et des réseaux participants. Le potentat postcolonial hérité de ce complexe possède une rationalité propre reposant sur un triptyque imbriqué : la violence, l'allocation et le transfert. L'allocation-type (le salaire) légitime la sujétion, le salarié devenant un dépendant de l'État dominateur. Ce processus rend compte de tous les détournements : « corruption », encaissements parallèles, etc., qui convertissent les choses économiques en choses sociales et politiques par le biais des liens sociaux communautaires. Ainsi, une dette sociale multiforme lie tous les éléments du système, prisonniers les uns des autres. La thématique de Mbembe s'inscrit d'évidence dans la suite de la « politique du ventre » et de la « criminalisation de l'État » proposées par Jean-François Bayart [2]. Il insiste néanmoins davantage que celui-ci sur le rôle de l'épisode colonial, qui n'aurait été aux yeux de Bayart « qu'un facteur contingent » du processus [3]. La nouveauté de la démonstration réside dans le lien établi avec force entre l'arbitraire colonial et le pouvoir postcolonial, alors que la littérature historique, suivant en ceci le discours politique dominant, a plutôt eu naguère tendance à relier les potentats contemporains aux chefs précoloniaux. Cette tendance demeure aujourd'hui celle des spécialistes du présent, politologues ou journalistes peu informés de par leur formation et leur spécialité sur l'histoire du continent : pour beaucoup, la colonisation n'a que trop tendance à ne représenter désormais qu'une parenthèse. Or Mbembe a l'énergie de démontrer au contraire qu'elle est à la base des concepts politiques africains contemporains. Ceci dit, l'analyse, très novatrice dans la mesure où elle s'attaque à

l'imaginaire des colonisés modelé et perverti par l'arbitraire colonial, n'est pas une découverte en soi concernant les mécanismes du pouvoir : il y a 20 ans, Benoit Verhaegen proposait déjà une analyse décapante du pouvoir despotique de Mobutu au Zaïre, où il distinguait une succession de cercles concentriques imbriqués, depuis la « clique présidentielle » des proches parents du despote jusqu'à la « confrérie régnante » des membres privilégiés de l'« ethnie » présidentielle et, au-delà, la « grande bourgeoisie potentielle » constituée de « toutes les personnes que leur compétence, leur popularité ou leur fonction désignent comme candidat possible à l'entrée dans la confrérie dont elle constitue la réserve de recrutement » (pp. 374-75) [4].

7 Ce qui est nouveau, néanmoins, c'est que Mbembe prolonge l'examen au fil des décennies de l'indépendance. Il ne sépare pas le constat politique de l'analyse économique. Ainsi l'équilibre relatif du despotisme postcolonial s'est trouvé ébranlé par la contraction économique des années 1980 et les exigences des programmes d'ajustement structurel. Les difficultés inextricables qui ont suivi font que les factions se délitent et s'opposent. Les guerres et le chaos qui en ont résulté imposent de trouver une issue. C'est le défi du XXIe siècle : désormais la compétitivité des économies à l'échelle mondiale exige de l'Afrique comme des autres un accroissement des productivités. Or celui-ci ne peut qu'intensifier les rapports de violence issus des contradictions entre l'accroissement des inégalités et l'exacerbation des distorsions accumulation du capital/exclusion sociale.

8 Cette analyse a le mérite d'une très grande cohérence intellectuelle, même si on peut lui reprocher de proposer un modèle d'évolution générale nécessairement un peu déconnecté des réalités et des variantes concrètes de terrain.

9 La version française de l'ouvrage comporte, intercalé de façon abrupte au milieu des autres, un texte d'une beauté fulgurante, qui a été publié séparément aux États-Unis : « Le fouet de Dieu ». C'est une sorte de poème en prose, série de variations sur les thèmes liés de l'acte de religion et de l'acte érotico-sexuel. S'y ajoute une comparaison fascinante entre le Dieu juif, Yahvé, expression définitive d'un monothéisme fermé, et la religion chrétienne qui fait du croisement du père, du Fils et du Saint-Esprit, auquel il faut adjoindre la mère du Christ, une famille fusionnelle qui insère la divinité dans les cadres de la parentèle. La crucifixion du fils, à la mort bien réelle, est une extase dans la souffrance, « orgasme salvifique » qui relève d'un mystère orgiaque. À l'instant même de sa mort qui est celle d'un homme, le dieu absorbe le monde et est absorbé par lui, par-delà le temps et l'espace. Le discours sur le dieu devient de ce fait un discours sur l'existence humaine, la fusion de l'homme et du dieu fait que l'homme, comme le dieu, est appelé à l'immortalité. De ce désir de « totalisation » (p. 211) découle l'idée d'universalisme chrétien, qui prit une forme politique : celle de la conversion et celle de la conquête. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas fait place à l'islam, chaînon manquant de son analyse dans cette confrontation de l'évolution des monothéismes...

10 Les deux chapitres restant, tout en traitant de réalités politiques contemporaines, recourent directement à la littérature, aussi bien par le style que par les références où sont privilégiés les textes de romanciers expressifs dans leurs excès même, tels Ahmadou Kourouma ou Soni Labou Tansi. « Esthétique de la vulgarité » est une charge féroce contre les dictateurs qui se vautrent dans le grotesque, le sexe et le sang, car violence et scatologie sont des mots-clés pour comprendre et analyser le climat insupportable de la postcolonie. « Du hors monde » identifie l'Afrique actuelle à la violence de la mort « devenue l'état naturel des choses » (p. 217), après que la violence

du colon se fût exprimée de façon crue : « Grâce à sa verge, la cruauté du colon peut se dresser toute nue : en état d'érection » (p. 221). Mbembe souligne avec raison la convergence des variations du vocabulaire de conquête et de pénétration, qu'il s'agisse de coït ou de colonisation. Se référant à Fanon qui traite les colonies de « lieux d'épouvante » peuplés de génies malfaisants (p. 229), il fait aussi écho à d'autres études récentes comme celle de Louise White sur les vampires, cette croyance généralisée sur les suceurs de sang qu'incarnent de façon privilégiée, en Afrique orientale, certaines professions de Blancs, notamment les médecins ou les pompiers [5]. Il analyse longuement de façon percutante la construction d'images coloniales, telle celle du « Noir [...] d'abord un amas d'organes librement développés, presque nus : cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses, figure coupée d'entailles. Il sent mauvais... » (p. 227). L'indigène est pour le colon non un homme mais une chose, un animal. L'auteur avait déjà comparé, dans le chapitre du Commandement, la colonisation à la domestication d'animaux sauvages, dominée par une contrainte globale, celle de l'*arbitraire,* qui n'excluait pas des formes de sympathie : tout comme l'animal, on pouvait « aimer » l'indigène, à condition que celui-ci rende à son maître la même affection ; le rapport de domestication restait un processus de dressage (p. 45). Cette fois-ci, Mbembe fait du colonisateur un chasseur : ainsi « l'acte de tuer un animal ou, pour ce faire, un colonisé, peut aussi revêtir, comme à la chasse, une simple fonction de divertissement » (p. 247). « L'esclave, la bête et l'indigène » ne font plus qu'un (Épilogue : p. 265). Le drame est que ce divertissement, qui aboutit à la servilité, à la vénalité et au simulacre des individus ainsi réifiés, est devenu la règle sauvage de la postcolonie...

11 Le ton est celui du désespoir : « Comment donc vivre quand le temps de mourir est passé, et alors même qu'il est interdit d'être vivant ? » (p. 257). C'est en définitive ce qu'on pourrait reprocher à l'auteur : bien qu'il oppose dans son introduction afrocentrisme à afropessimisme (donc synonyme d'eurocentrisme) (p. 20), il donne de l'Afrique, écho de « la déchirure absolue de notre temps », une image désespérée ; condamnant l'usage exclusif, par les sciences politiques et économiques, de paradigmes occidentaux réducteurs, il plaide pour une vision afrocentrée. Mais en même temps, consacrant la plupart de ses pages à analyser le regard du Blanc sur le Noir, il détruit la possibilité d'un regard de l'intérieur : il démontre à quel point l'imaginaire africain d'aujourd'hui a intériorisé les violences et la tyrannie des pouvoirs absolus qui lui ont été imposés dans le passé en longue durée, des traites négrières à la colonisation. Il ne trouve apparemment d'issue que dans la dénonciation et la dérision. Ces accents nihilistes ne sont-ils pas à l'image du personnage même de l'auteur, qui appartient à une génération particulièrement perturbée, déchirée entre deux cultures entrechoquées ? La vision onirique et résolument sexuelle des réalités pose le problème quasi-exclusivement sur le plan individuel ; l'émergence de la volonté politique de sociétés et de mentalités collectives en train de se transformer n'y apparaît nulle part.

12 Achille Mbembe a raison de dresser un réquisitoire impitoyable contre la responsabilité interne de despotes contemporains sans scrupules, qui plus est acceptés voire encensés par des foules pénétrées des idées mortifères héritées d'un passé terrible. Le constat même de cet héritage qui souligne les rigueurs du présent montre le caractère inéluctable des excès qui en ont résulté. Mais doit-on achopper sur cette fatalité ? Ce serait du même coup les autoriser, voire les légitimer. L'écrivain et le poète doit-il se résoudre au rôle de témoin distancié donc impuissant ? Le texte est lucide et décapant, mais il révèle davantage un état d'esprit qu'un constat scientifique. Il instruit au moins

autant sur la personnalité de l'auteur – déchirée, multiple, insoluble et tragique – que sur l'Afrique.

## NOTES

**1.** Marcel KABASELE, « Après Fanon : commentaires sur l'ouvrage d'Achille Mbembe », *H-Africa,* 23 août 2001, p. 1 (se référer à l'adresse internet suivante : http://www.h-africa@h-net.msu.edu).
**2.** Jean-François BAYART, *L'État en Afrique. La politique du ventre,* Paris, Fayard, 1989 ; Jean-François BAYART, Stephen ELLIS & Béatrice HIBOU, *La criminalisation de l'État en Afrique,* Bruxelles, Éditions Complexe, 1997.
**3.** Jean-François BAYART, *L'illusion identitaire,* Paris, Fayard, 1996 : 95.
**4.** Benoît VERHAEGEN, « Impérialisme technologique et bourgeoisie nationale au Zaïre », in C. COQUERY-VIDROVITCH (dir.), *Connaissance du tiers-monde. Approche pluridisciplinaire,* Paris, Union générale d'édition/Université Paris 7, 1977 : 347-380.
**5.** Louise WHITE, *Blood and Fire: Rumor and History in East and Central Africa,* Berkeley, University of California Press, 1999.